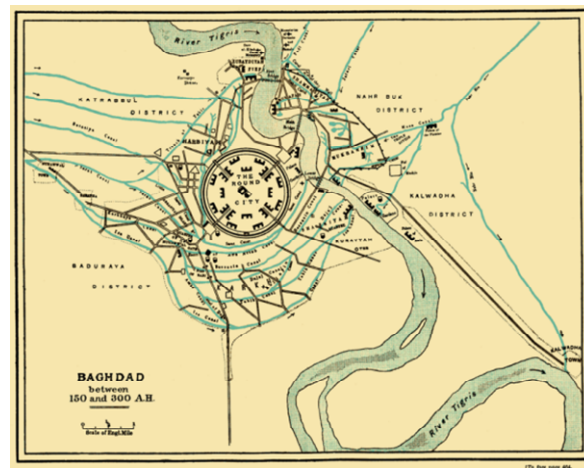


Abû-Nuwâs (né entre 747 et 768, soit les ans 130 à 150 de l'Hégire ; on flotte...)

Il m'a toujours plu, le lascar. Il fréquentait la cour autant que les bas-fonds. Il allait à la mosquée et buvait sec.

En ce temps-là, Bagdad était la plus grande et la plus belle ville du monde : plan circulaire, routes d'accès est-ouest, un million d'âmes.



Le Caire en comptait la moitié, comme Samarcande, un siècle plus tard ; Damas et Cordoue, un peu plus du tiers ; en Flandre et en Italie du Nord, pas plus de quarante mille ; Paris, seule cité de l'Occident chrétien à atteindre les 300 milliers ; le Hollandais Peter Minuit allait devoir attendre 6 siècles pour acheter Manhattan aux Indiens (60 florins, soit en gros 1000 dollars actuels), et de toute façon, New York ne rêvait pas encore de se mirer dans l'Hudson, on l'appellerait d'abord Amsterdam la Neuve, et les civilisations avant d'être mortelles ont d'abord l'obligation de naître (New York contribue actuellement à nourrir l'Hadès de plus de morts du coronavirus que n'en fit l'immensément idiotte guerre du Vietnam). Considérable poncif !

Notre ami aurait pu croiser Charlemagne, si Charlemagne avait aimé les voyages en Orient, comme Nerval, Chateaubriand, Lamartine, et l'archéologue/agent de liaison Lawrence, l'auteur des *Sept Piliers de la Sagesse*.

Les Mille et Une Nuits parlent de lui comme d'un copain du calife Hârûn, hypothèse historiquement peu assurée. *Les Mille et Une Nuits* sont un ouvrage de pure imagination.

Son nom complet : Abû-Nuwâs al-Hassan b. Hânî' al-Hakamî ; la fin signifie que son père était « client » (*manlâ*, soumis par contrat en quelque sorte) du chef d'une tribu arabe de l'Iran actuel, mais les frontières variaient énormément alors, et même n'existaient pas du tout, soyons francs ; d'ailleurs, son père, qui devait être un militaire au service des Ommeyyades (en fin de dynastie), il ne l'a pas connu, et on ne s'en offusquera pas ; il n'a connu que sa mère, une Iranienne, peut-être originaire du sud de l'Inde, une tisserande, qui ne maîtrisait pas la langue arabe et s'appelait Golbân, un beau nom dont la première syllabe désigne la « rose » en persan.

On n'a gardé de lui que la première partie de l'appellation, Abû-Nuwâs, qui signifie qu'il avait des cheveux bouclés et longs. Il ne devait pas être moche de sa personne. Et il vivait parmi les Arabes certes, mais iranisés : ça se voit à certaines expressions qu'il emploie. Les temps étaient durs pourtant, et les haines tenaces déjà entre sectes ou ethnies ou tribus se calfeutraient dans le quant-à-soi.

Quand il arrive à Bagdad en 787 (Hégire 170), Hârûn ar-Rashîd est au début de son règne, et Charlemagne, qui écrit à Hârûn (lequel répondit, la diplomatie n'étant pas un vain mot) inventait l'école (dans sa tête) et allait se faire couronner une douzaine d'années plus tard, à Rome à Noël, en reprenant le titre officiel d'empereur d'Occident (et romain) qui avait été abandonné en 476, pour cause de déposition (Romulus Augustule ayant été mis à la porte par Odoacre, un barbare cousin des Huns). Je vous raconte tout cela pour le plaisir de réviser, j'espère que vous suivez.

Revenons à notre bédouin. Il a fait des études, enfin ce qui passait pour des études à l'époque ; comme il était doué, un poète l'a pris sous son aile quand il était adolescent, l'a fait voyager ; il a rencontré d'autres poètes célèbres en leur temps, dont un qui est devenu dévot sur le tard, mais lui a appris les règles de la poésie d'avant Mahomet, qui se lisait toujours, évidemment ; il a lui-même bien parcouru les textes sacrés, *Coran* et *Hadith*-s, plus les textes relatifs aux exploits des Arabes, légende et vérité mêlées.

Passons quelques détails. Il a réussi à s'introduire à la cour, grâce au piston de shiïtes iraniens savants (dont l'étoile a pâli par la suite), le Calife aimait les gens qui avaient de l'esprit et des connaissances, et pouvaient servir ses ambitions. Il n'en a pas tiré beaucoup de profit (financièrement s'entend) : il y avait un concurrent officiel à la cour, un nommé Abân al-Lâbiqî, lequel fut par ses soins assaisonné de quelques volées de bois vert. Lorsque les protecteurs d'A-N connurent la disgrâce, le sang coula énormément. En 803 AN, Hârûn se débarrassa d'un de ses favoris, *conic* : l'historien Ibn Khaldûn (Andalou du Mahgreb, un peu coincé sur ces questions), 6 siècles après, traite le favori d'« affranchi persan », i.e. d'ancien esclave, et précise cependant la nature du lien qui avait rendu intimes le favori et le calife, en le nommant « vice oriental ».

Abû-Nuwâs, lui, aimait beaucoup un beau jeune homme arabe du nom d'al-Amîn, qui aimait la chasse et le bon vin. La capitale abbasside comportait nombre de tavernes accueillantes, où fomentier quelques aventures avec de gentils éphèbes chrétiens perses, et puis changer de *sujet* en vidant des verres... (De nos jours, si vous visitez Ispahan, vous apprendrez vite que pour échapper au rigorisme prôné par les enturbannés, il suffit de passer, de nuit, le pont, le fameux Zayandeh Roud, et d'aller vers le quartier arménien, autour de la cathédrale Saint-Sauveur. Très belle...)

Abrégeons. Les dissipations de notre poète aux cheveux bouclés n'eurent pas l'heur de plaire au Calife, et il est mort (deux ans après Charlemagne) soit en prison (un vers avait suffi), soit chez une cabaretière, ou bien encore chez des savants shiïtes... Bref, même mort, on a continué à le calomnier peu ou prou, lui-même ne s'étant pas privé de tirer le premier !

Catulle et Martial auraient goûté certaines de ses charges.

La chute des corps

*Le califat se perd. C'est la faute au calife,
à son vizîr ignare, au conseiller naïf.
Fadl et Bakr ont voulu la perte du Pontife,
Ils ont trompé leur maître et tous deux sont fautifs.
Le scandaleux Calife est pédéraste actif,
Fadl son vizîr est passif.
L'un est acteur : la belle affaire !
L'autre se laisse faire.
Pour changer de conduite, il faudrait qu'ils le puissent...
Le mignon d'al-Amîn est... eunuque ! Un tel vice
Ne disparaîtra pas, rien qu'en s'assouvissant.
L'inconduite de ces deux-là, en attendant,
A tout éclaboussé, comme un chameau qui pisse.*

Blasphème

*Ibrâhim an-Nazẓâm nous tient
de vrais propos blasphématoires.
Il me surpasse en athéisme
et son hérésie est notoire.
Lui dit-on : « Où bois-tu ? »
Il répond : « Dans mon verre ! »
Lui dit-on : « Aimes-tu ? »,
il répond : « Par-derrière ! »
— « Et que répudies-tu ? » Réponse : « La prière ! »
On lui dit : « Que crains-tu ? » Il dit : « Rien, que la mer ! »
On lui dit : « Que professes-tu ? » Il dit : « Tout le mal ! »
Puisse Dieu le brûler dans le feu infernal !*

L'accroche-cœur

*Ses deux accroche-cœurs se cambraient sur ses tempes :
Et sa robe de soie était ouverte, et ample.
Il est comme un diamant,
qui réveille les cœurs, excite le désir.
Si un jour il t'invite,
n'hésite pas, tout est facile pour lui
et son esprit habite
le beau corps lumineux qui luit,
comme nuage au vent.
Imagineraient-on que, quelque part, existe
un autre être vivant
dont la beauté puisse être sa réplique ?*

Entre la vie et la mort

*Voici le poème d'un mort,
écrit de la main d'un vivant,
qui, entre la vie et la mort,
a tant souffert des coups du sort
qu'il ne lui reste plus qu'un corps
presque invisible, mais présent.
Si tu voulais me reconnaître,
pas une lettre de ma lettre
ne t'aiderait à me trouver.
Mais il suffirait que tu fasses
battre tes cils, pour me sauver
et que mon mal enfin s'efface.*

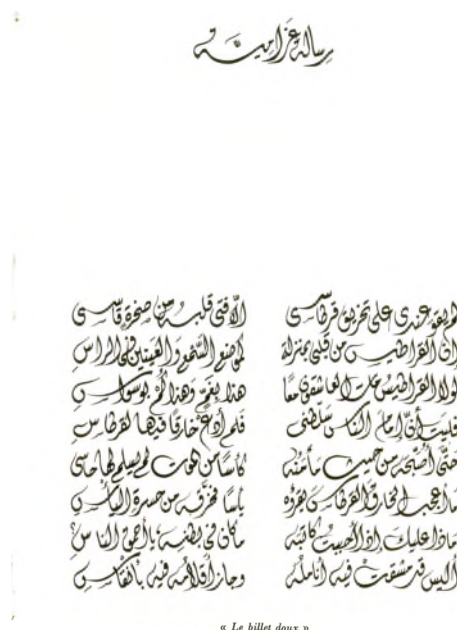
La garçonne

*Je suis frappé d'amour pour la belle garçonne,
pour ses accroche-cœurs en forme de scorpion.
Sa taille, droite et mince telle une colonne,
est bien prise dans sa tunique à boutons.
Aussi bien que de fille de garçon.
Car c'est ainsi que ma maîtresse est ma garçonne
et que ma vie est dans ses mains à l'abandon.*

Le billet doux

*À mon avis, seul un jeune homme au cœur de glace
oserait déchirer le papier de ma lettre.
Les feuilles de papier ont, dans mon cœur, la place
que l'ouïe et la vue occupent dans ma tête.
Que meure le papier, avec lui les amants
mourraient, soit de chagrin, soit de mélancolie.
Si le suprême Imâm me fait assez puissant,
l'ennemi du papier devra perdre la vie.
Oui, je lui donnerai, au réveil, un breuvage
mortel, auquel jamais buveur n'a survécu.
Quelle étrange conduite ! Une fois qu'il l'a lu,
par désespoir il va détruire mon message.
Tu es fou ! Que t'importe, à toi, son contenu,
puisque j'aime l'auteur de ce marivaudage ?
À quoi bon, si ses doigts ont fini leur ouvrage
et le roseau et l'encre aussi, bien entendu.*

(Le roseau étant le *calame*...)



Calligraphie de Hassan Massoudy.

Toutes traductions par

Vincent Monteil, in *Abû-Nuwâs / Le vin, le vent, la vie*, La Bibliothèque Arabe, Sindbad, 1979.

J'ai toutefois procédé à quelques révisions de détail...

Au monastère

*Ô couvent de Hanna, ô cellules d'ermites
dont le corps est broyé par la vie ascétique !
J'ai vu là des petits de gazelle sans corne
s'amuser avec nous, prendre un plaisir sans borne.
Mais les moines faisaient retentir jour et nuit
leur crécelle, par-dessus les psaumes de David.
Et ce bruit t'éloignait de l'agaçante voix
de l'appel de l'Islam aux prières du soir,
car on n'entendait là citer que l'Évangile
et invoquer les noms de Pâque et du Messie.
Le vin nous est servi, dans de très larges coupes,
par un enfant de cœur à ronde et ferme croupe,
svelte échanton, vêtu de sa robe de lin,
qu'il porte par-dessus son cilice de crin.*